

Latrinalia, violence verbale et idéologies : étude de graffitis dans les toilettes de l'Université de Grenoble

Giovanni Depau*

Université Grenoble Alpes, GIPSA-lab UMR 5216, 38000 Grenoble, France.

Résumé. Cette étude porte sur l'analyse des manifestations de violence verbale à travers un corpus de graffitis des toilettes (*latrinalia*). Cette recherche vise à appréhender, en adoptant une approche socio-pragmatique, la structuration d'une argumentation discursive, notamment dans l'espace de l'université, lieu social de partage des savoirs par antonomase. L'analyse s'appuie sur des données collectées entre 2019 et 2021 dans le campus de l'Université Grenoble Alpes (UGA). Les *latrinalia*, permettant aux auteurs de s'exprimer dans l'anonymat sur l'espace mural, se présentent comme un terrain particulièrement propice pour l'étude des dynamiques de la communication verbale informelle qui, parfois, donne lieu à de véritables échanges interactionnels entre plusieurs intervenants.

Abstract. Latrinalia, verbal violence and ideologies : Study of graffiti in the toilets of the University of Grenoble. This study focuses on the manifestation of verbal violence through the analysis of a corpus of toilet graffiti (*latrinalia*). This research aims to understand, by adopting a socio-pragmatic approach, the structuring of discursive argumentation, particularly in the (geographic and social) space of the university. The analysis is based on data collected between 2019 and 2021 in the campus of the University Grenoble Alpes (UGA). The *latrinalia*, which allow authors to express themselves anonymously on the wall space and sometimes give rise to real interactions between several speakers, are a particularly favourable terrain for the study of the dynamics of informal verbal communication.

1. Introduction

Cette étude exploratoire porte sur l'analyse des manifestations de violence verbale à travers un corpus de graffitis des toilettes (*latrinalia*)¹. L'analyse s'appuie sur des données collectées entre 2019 et 2021 dans le campus de l'Université Grenoble Alpes (UGA). Les *latrinalia* se présentent comme un terrain particulièrement propice pour l'étude des dynamiques de la communication verbale informelle, d'autant plus que cette pratique permet aux auteurs de s'exprimer dans l'anonymat sur l'espace mural. Parfois, de véritables échanges interactionnels se mettent en place entre plusieurs intervenants. Cette recherche vise à appréhender, en adoptant une approche socio-pragmatique, la structuration d'une argumentation discursive « à distance » (qui peut, naturellement, être enrichie par l'intégration d'autres éléments iconiques), notamment dans l'espace de l'université, lieu social de partage des savoirs par antonomase.

Le champ de recherche des *latrinalia* n'a pas encore bénéficié d'une véritable attention scientifique en France, tandis que, notamment dans les pays anglophones, une tradition remarquable s'est développée selon plusieurs perspectives d'étude (psychologique, sociologique, linguistique, etc. ; cf. Dundes 2007[1966], Gadsby 1995, Dombrowski 2011). Cette étude vise donc à fournir une contribution et des éléments de réflexion sur cette thématique à partir de données issues d'un terrain francophone, afin de mieux comprendre comment des expressions d'identités personnelles et collectives, énoncées par des locuteurs « ordinaires » peuvent émerger des à travers le prisme de ce canal de communication alternatif.

2. Les graffitis

Par *graffiti*, dont les *latrinalia* constituent un type particulier, on entend un dessin ou (notamment dans notre cadre d'étude) une inscription écrite ou gravée, réalisés sur des surfaces d'ordinaire non destinées à cet usage, afin de transmettre des propos variés par des auteurs généralement anonymes. Le graffiti convoque plusieurs niveaux d'analyse : graphémique, lexical/sémantique, syntaxique, textuel/discursif, souvent accompagné d'éléments iconiques (symboles, dessins, etc.). Il assume une valeur sociale et culturelle remarquable en raison de sa nature à la fois personnelle et publique (par exemple, sur le plan des motivations personnelles qui peuvent pousser un individu à produire un texte de cette nature, comme la volonté de briser un tabou et réaliser un acte interdit, de laisser une trace de soi, de communiquer et se défouler dans

* E-mail : giovanni.depau@gipsa-lab.fr

l'anonymat en exprimant son sentiment à propos de questions politiques, sociales, sexuelles, etc. Cf. Blume 1985 ; Dundes 2007[1966] ; Whiting & Koller 2007). Sur le plan socio-communicationnel l'écriture murale laisse donc émerger un caractère contestataire et subversif des normes sociales – et linguistiques – à l'intérieur de l'espace urbain contemporain (Stocker, Dutcher, Hargrove & Cook 1972 ; Gadsby 1995 ; Fraenkel 2007 ; Debras 2019 ; Dombrowski 2011) mettant en exergue sa fonction de moyen de diffusion de connaissance et de revendication identitaire (par exemple dans des situations de conflit idéologique et/ou linguistique ; Depau 2009, 2012 ; Rodriguez Barcia & Ramallo 2015 ; Dalla Torre 2018).

Malgré sa diffusion dès la préhistoire, l'écriture murale est souvent considérée un mode d'expression typiquement urbain et contemporain, assimilé à un acte de dégradation de l'espace public (Felonneau & Busquets 2001 ; Whiting & Koller 2007) : cela a sans doute pu freiner dans le passé l'analyse des graffitis (Felonneau & Busquets 2001 ; Dombrowski 2011)². En revanche, un nombre remarquable de travaux plus récents (par exemple, Guerra 2013 ; Debras 2019 ; Ouaras 2015 ; Dalla Torre 2018 ; le nr. 85-86/2019 de la revue *Insaniyat*, entièrement consacré à cette pratique), témoignent de l'intérêt croissant pour les graffitis en tant qu'expression socio-politique et permettent de souligner la nécessité d'encourager l'activité de documentation des productions d'écriture murale afin de mieux comprendre, à travers cette modalité de communication et socialisation au sein d'une communauté donnée, ses valeurs, ses croyances et attitudes vis-à-vis du monde (Gonos, Mulkern & Poushinsky 1976 ; Blume 1985).

Ces considérations nous semblent communes, globalement, à l'écriture murale dans son ensemble, qu'il s'agisse de graffitis réalisés dans un espace ouvert, une place, etc. (dont on souligne le caractère *public*) ou bien de graffitis produits dans espaces fermés, plus *privés*, comme une bibliothèque, une salle de cours ou, justement, des toilettes. Un élément de particularité ultérieure des latrinalia serait plutôt la nature de cet espace – physique et symbolique – plus orientée vers l'isolement que vers la réception et production de discours et la communication avec l'extérieur. Certainement l'anonymat et l'invisibilité des auteurs au moment de l'élaboration du message est renforcée par rapport à l'écriture dans des espaces *publics* mais aussi d'autres lieux *privés* comme les salles de cours : cela réduit les pressions de conformité sociale et facilite la pratique énonciative. En contextualisant ultérieurement, l'espace représenté par les toilettes du domaine universitaire est partagé par différents acteurs, dont notamment les étudiants. Cette conceptualisation discursive de l'espace engendre des actes de communication permettant aux auteurs d'aborder des questions sociales et identitaires sensibles, s'engager dans des échanges et exprimer des émotions taboues ou qui, en tout cas, ne font pas habituellement l'objet de discussion ouverte (cf. Ferris & Banda 2018)³.

3. Insulte et séquentialité dans les graffitis

L'acte insultant présente une combinaison d'éléments de nature linguistique et pragmatique-communicative dont il est possible d'identifier un certain nombre de caractéristiques générales, mais aussi des spécificités liées à la communauté socioculturelle observée et à son système de valeurs (Laforest & Vincent 2004 ; Rosier 2012). L'insulte se situe ainsi dans le cadre plus vaste des actes de violence verbale et plus précisément de l'injure (Laforest & Vincent 2004 ; Lagorgette & Larrivée 2004 ; Larguèche 2004 ; Rosier 2012 ; Fracchiolla & Rosier 2019).

Dans les études consacrées à l'insulte, celle-ci est définie comme un terme ou expression ayant une valeur axiologique négative consistant, sur le plan socio-pragmatique, en un acte intentionnel réalisé dans le but d'offenser son destinataire, menaçant ainsi la face de ce dernier (Brown & Levinson 1987 ; Laforest & Vincent 2004 ; Kerbrat-Orecchioni 2005 ; Whiting & Koller 2007). Elle constitue un acte hybride *expressif-directif* qui ne peut être accompli que dans et par cette énonciation (bien qu'il ne se réalise pas au moyen du verbe performatif associé de type « insulter » mais plutôt par une locution axiologique négative ; cf. entre autres, Kerbrat-Orecchioni 2005 ; Lagorgette 2006). Si la prise en compte de ces propriétés permet de mieux déterminer l'insulte directe, il conviendra aussi de souligner que l'insulte se situe dans un continuum qui va du « + explicitement insultant » au « + implicitement insultant », en fonction aussi des genres discursifs (Rosier 2012). Également, celle-ci peut être comprise comme un acte à la fois individuel, reposant sur des jugements subjectifs, et socialement inscrit, où la diversité des conditions et contextes d'élaboration et des normes socio-culturelles spécifiques à la communauté jouent un rôle essentiel (Moïse 2006).

Il a été souligné que l'insulte est un acte de langage éminemment réactif, puisqu'elle est déclenchée par un discours (une croyance, un comportement, etc.) à propos duquel celle-ci est une expression de désaccord. En ce sens, l'insulte est conçue comme une unité dialogique dans laquelle deux figures énonciatives – *locuteur* (l'insulteur) et *destinataire* (l'insulté) – sont impliqués autour d'un *objet verbal* (l'insulte exprimée par *locuteur*) (cf. Vincent & Bernard-Barbeau 2012). Dans cette perspective, « la qualification péjorative n'est pas analysable indépendamment de l'amont et de l'aval de son occurrence » (Laforest & Vincent 2004 : 60-62), et la valeur effective de l'acte verbal est identifiée et évaluée à partir du point de vue du destinataire. De manière analogue, le graffiti peut être considéré comme un acte dialogique et polyphonique (au sens bakhtinien ; cf. Bres & Nowakowska 2005 ; Nowakowska & Sarale 2011). Cet aspect, valable aussi pour le graffiti qui ne déclenche pas de réactions écrites, est encore plus évident dans les échanges qui s'instaurent entre plusieurs intervenants. Dans cette optique pragmatique, les graffitis se caractérisent par le particulier jeu d'équilibre entre *accessibilité* (liberté d'action d'écriture) et *contraintes*, qui se manifeste à travers le médium écrit sur les plans *temps* et *espace*. Dans le contexte des latrinalia du domaine universitaire, en particulier, le partage de l'espace se déploie dans les deux dimensions *physique* (relative notamment aux contraintes imposées par les murs de ces lieux) et *sociale*. Dans la pratique des latrinalia, les toilettes se présentent ainsi, avec une expression certes paradoxale, comme un lieu de rapprochement à *distance*, décalé dans le temps : en effet, sur le plan interdiscursif, le nombre réduit de mots (parfois un seul) constituant le graffiti rend compliquée l'interprétation du message. En revanche, l'examen du co(n)texte de production de la qualification péjorative permet d'inférer des informations sur la source du message, même s'il est

généralement impossible d'accéder à un feedback immédiat auprès de son auteur.e. De plus, sur le plan interlocutif, on remarque que souvent l'insulte peut s'adresser à un ensemble très large de destinataires, parfois non identifiés directement le graffiti. Dans ces cas où le graffiti « tire à l'aveugle », le rôle du lecteur dans l'interprétation de la valeur performative de l'acte linguistique, évoqué plus haut, émerge davantage, se manifestant à travers une éventuelle réaction qui apparaîtrait sur le même emplacement mural, parfois à grande distance de temps.

Malgré le caractère dialogique du graffiti et bien que l'insulte en tant qu'acte de discours soit généralement définie comme une réaction à une sollicitation précédente (linguistique : d'autres messages ; extralinguistique : situation socio-politique, etc.) non forcément outrageuse, l'impossibilité de repérer l'élément déclencheur d'un graffiti insultant lorsque celui-ci n'a pas d'antécédant visible sur le mur rend l'injure difficilement interprétable, se présentant comme une forme de violence immotivée, gratuite. En revanche, malgré sa surface souvent réduite le mur peut contenir de nombreux échanges croisés (y compris, justement, des formes d'agressivité verbale) dont la connexion directe est parfois mise en évidence et assurée par la présence de flèches, servant à indiquer la concaténation de tours de parole (cf. Ferris & Banda 2019). Cette dimension séquentielle caractérise une portion conséquente du corpus examiné, et le « cadre participatif » devient ici particulièrement significatif, car l'agression de la face du/des destinataire.s, exprimée à travers le message écrit sur le mur – s'ouvre à la réaction d'une multitude potentiellement illimitée de participants plus ou moins directement concernés par le message initial⁴.

4. Les données

Cette étude sur les latrinalia de l'UGA se situe dans le cadre d'une réflexion plus vaste entamée en 2003, se référant à des terrains et contextes différents (France et Italie), portant sur les différentes manifestations de catégorisation de l'individu et de la société, de revendication et d'expression identitaire, qui surgissent à travers les graffitis en s'appuyant souvent, justement, sur des formes d'agressivité verbale (cf. Depau 2012 ; Depau, *soumis*).

La collecte photographique des données s'est déroulée entre 2019 et janvier 2021, pendant la période de fermeture partielle des locaux universitaires causée par la crise sanitaire COVID-19. Les données ont été collectées, plus précisément, dans trois bâtiments de l'UGA proches entre eux géographiquement et thématiquement (car ils hébergent des composantes SHS) : les bâtiments de l'ancienne Université Stendhal – Grenoble 3 (départements de Lettres, Arts du spectacle, Sciences du langage et Langues étrangères) ; le bâtiment de la Maison des Langues et Cultures ; le bâtiment principal de l'UFR ARSH (Arts, Sciences Humaines). Le choix de ces bâtiments SHS comme terrain privilégié pour la collecte de données est motivé, notamment, par leur proximité géographique et disciplinaire, qui a favorisé le maintien d'un bon équilibre concernant la quantité et la nature des graffitis repérés, qui confirment aussi une certaine caractérisation sur le plan socio-politique. D'autre part, ce choix est motivé aussi par une plus grande accessibilité de ces locaux par rapport à d'autres bâtiments du campus : cet élément s'est avéré déterminant compte tenu de la période où la collecte a eu lieu, marquée par la crise sanitaire liée à l'épidémie Covid-19.

Le corpus de latrinalia collecté dans les toilettes de l'UGA est composé d'environ 300 items, dont à peu près 80 contiennent des formes de violence verbale⁵ : il s'agit principalement de messages écrits sur les murs et portes des toilettes, tandis que le nombre de stickers et d'affiches n'est pas significatif dans le cadre de cette étude. La présente contribution porte sur une sélection de textes dans le but d'illustrer plus particulièrement l'articulation dans le cadre des latrinalia entre dialogisme et agressivité verbale dans la formulation de discours témoignant d'une adhésion – plus au moins explicite – à des idées (idéologies) socio-politiques.

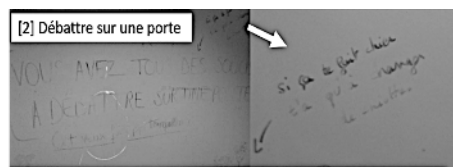
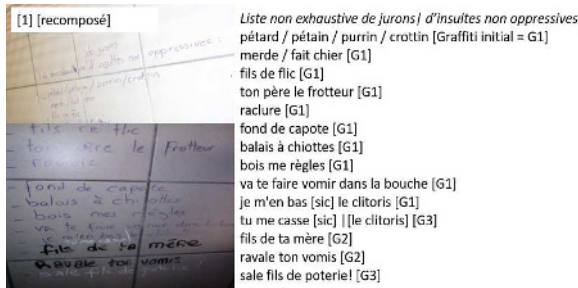
Notons que dans les toilettes UGA observées la séparation entre espaces Hommes/Femmes est très rare et, parfois, n'est pas respectée : en effet, même dans les toilettes séparées il y a un certain degré de mixité de sexes dans l'ensemble des usagers. Ainsi, bien que parfois il soit possible d'inférer l'auteur.e du message en s'appuyant sur des indices orthographiques ou provenant du contenu du texte, les caractéristiques générales de ces toilettes empêchent une analyse focalisée sur la distinction *homme/femme* telle qu'elle est proposée par d'autres importants travaux sur ce sujet (Kinsey, Pomeroy, Martin & Gebhardt 1953 ; Arluke, Kutakoff & Levin 1987 ; Fisher & Radtke 2014)⁶.

5. Analyse

Cette recherche situe la dimension linguistique au centre de l'étude de l'écriture murale. Dans cette optique, l'ordre esthétique ainsi que la présence de tags en tant qu'éléments de marquage du territoire ne feront pas l'objet d'un examen spécifique (à ce sujet, cf. Billiez 1998). L'analyse porte sur une sélection d'interactions qui véhiculent des propos dépréciatifs formulés souvent sous la forme de véritables insultes. Plus précisément, dans un souci de synthèse, ce travail se concentre sur une macro-thématique principale : « questions philosophiques et identité socio-politique ». L'examen de cette dernière sera précédé par des observations sur une catégorie plus générale (Dundes 2007[1966]), composée de messages portant eux-mêmes sur l'écriture murale et/ou sur la pratique de l'insulte. Naturellement, compte tenu des fréquentes superpositions d'éléments différents dans un même épisode communicationnel (y compris avec des messages orientés vers une thématique liée à la sexualité, à l'identité de genre et aux relations amoureuses, qui ne feront pas l'objet d'analyse détaillée dans la présente contribution), il conviendra d'appréhender de façon souple cette répartition en groupes thématiques ici proposée. D'autre part, les éléments contenus dans une macro-catégorie telle que « l'identité sociopolitique » sont très variés, car font converger des revendications liées à des catégorisations idéologiques « binaires » (droite vs gauche ; *fasciste* vs *communiste* ; *homo* vs *hétéro*, etc.) mais aussi des observations à caractère plus génériquement social, voire, des considérations qu'on pourrait qualifier comme existentielles / philosophiques.

La présente contribution est donc organisée comme suit : d'abord, une description et analyse de données « méta- » sera abordée, suivie d'une réflexion fondée sur les éléments renvoyant à la macro-thématique sociopolitique qui se présentent sous une forme non interactionnelle, pour conclure sur l'analyse d'items renvoyant eux-aussi à la macro-thématique sociopolitique mais qui se présentent sous une forme interactionnelle.

5.1. Des graffitis « autoréférentiels »



G1: Vous avez tous des soucis à débattre sur une porte (on veut faire pipi tranquillement)
 G2: Si ça te fait chier t'as qu'à changer de chiottes



G1: Take every poop like if it was your last poop
 G2: ↑ Yes! Stupid terrorists

La catégorie de graffitis « autoréférentiels », très variée, permet d'entamer la réflexion autour des latrinalia à travers une perspective large. En effet, ces graffitis sont « par définition » dialogiques et polyphoniques, en outre ils montrent la perméabilité des macro-thématiques convoquées dans les graffitis, en particulier telles que nous les avons évoquées plus haut. Cette catégorie renvoie à la caractéristique de ces messages d'exprimer une convergence de leur forme et leur contenu : ainsi, le thème de l'insulte est explicité dans le graffiti [1], tandis que dans l'exemple [2] c'est l'écriture murale qui se trouve au cœur du message réalisé, dont il est à la fois le moyen et l'objet. Un troisième exemple [3] permet d'illustrer la convergence entre le registre scatologique du message et son contexte de production – les toilettes.

Le graffiti [1], qui montre une réflexion métalinguistique sous forme de liste portant sur la pratique des insultes, se présente comme fortement dialogique même s'il n'engendre pas une interaction à proprement parler. Ce texte ne constitue pas une véritable agression verbale adressée à une/plusieurs victime(s), sa finalité étant plutôt une sorte de jeu verbal. La liste compte vraisemblablement trois participants.es qui proposent au total 18 (plus le titre) mots et expressions cataloguables comme des injures « non conventionnelles ». Le texte initial, constituant le graffiti de départ (dorénavant « G1 ») se présente sous forme de liste d'insultes/injures. Celle-ci est enrichie dans la partie finale par deux autres auteur.es (ici, G2 et G3) qui cherchent à assurer une certaine cohérence avec la liste initiale : cela apparaît notamment dans l'insertion par G3 (en blanc) d'un item en dessous de l'énoncé déjà écrit par G1 « *je m'en bas le clitoris* » afin de former une sorte de paires adjacentes par l'élément « clitoris » (« *je m'en bas - tu me casse [le clitoris]* »).

Au-delà de la valeur sémantique de ces items, en effet, une caractéristique remarquable de ce texte co-construit est la recherche d'une convergence à la fois le plan du contenu et de la clé communicative : ces injures « non oppressives » sont rédigées dans une clé ludique et jouent sur la recherche d'équilibre entre d'une part l'adhésion à des modèles d'injure « réalistes », se rapprochant des insultes prototypiques (scatologie, métaphore animale, filiation, parenté, ontotypes, etc.) et, d'autre part, la créativité et l'esprit novateur, des éléments énoncés.

Dans l'exemple [2], qui montre un échange verbal entre deux intervenants, le caractère « méta- » du message se manifeste spécifiquement dans une remarque négative (G1 : « *Vous avez tous des soucis à débattre sur une porte // on veut faire pipi tranquillement* ») relative aux graffitis en tant que pratique de communication considérée non normale et dérangeante : ce commentaire produit donc un effet paradoxal, la dénonciation de la pratique de l'écriture murale étant énoncée par le biais de cette même pratique. La réaction à cette critique (G2 : « *Si ça te fait chier t'as qu'à changer de chiottes* ») ne présente pas d'expression insultante *strictu sensu* ; en revanche, la violence de cette réplique est évidente dans la volonté de son auteur.e d'assumer une position dominante sur son interlocuteur/trice, aussi bien sur le plan des choix lexicaux péjoratifs que dans sa posture indiquant une sorte de droit prioritaire à l'occupation – par l'écriture murale – de l'espace physique et symbolique du cabinet de toilette, qui émerge de l'intimité à accepter la pratique du graffiti ou bien abandonner ce lieu.

Le jugement insultant, à l'inverse, est particulièrement fort dans [3]. Cet échange apparaît aussi un peu incohérent, au-delà de la convergence linguistique, dans la relation entre l'élément déclencheur (G1) – clairement écrit par un locuteur non anglophone⁷ dans une clé humoristique et un registre scatologique (« *Take every poop like if it was your last poop* »)

– et sa réaction « *Yes ! stupide terrorists* ». Peut-être, l’auteur.e du G2 réagit de manière particulièrement véhémement au ton parodiquement existentialiste par lequel la défécation devient de métaphore de l’existence humaine. Toutefois, l’opacité de cette réaction violente ne permet pas d’approfondir ultérieurement l’analyse de cet échange. Celui-ci s’avère intéressant, en tout cas, pour la forte convergence pragmatique, d’une part, du message initial avec le contexte (discours scatologique dans le contexte de toilettes : cf. Dundes 2007[1966]) ainsi que, d’autre part, par les choix linguistiques du G1 et de G2 avec convergence de code (anglais), ou par la concaténation G1-G2 explicitée notamment à travers l’emploi de la flèche au début de G2.

5.2. Dialogisme dans des graffitis qui n’engendrent pas d’échanges interactionnels

Comme il a été souligné dans plus haut (§ 4), le caractère dialogique et polyphonique des graffitis émerge aussi dans le cas du graffiti qui ne déclenche pas de réactions directes. Naturellement, il est possible de reconnaître dans le cadre de productions de l’écriture murale, notamment lorsque le message porte sur des questions socio-politiques, un certain nombre d’expressions devenues désormais assez « conventionnelles », répandues au niveau international et donc non simplement attribuable à un espace social spécifique. C’est le cas, notamment, du slogan [4] *ACAB*, bien présent dans les toilettes UGA – entre autres espaces de l’université et de la ville – comme acronyme et dans sa forme complète [4Bis] *All Cops Are Bastard*. Également, les expressions construites avec le verbe anglais *fuck* et son équivalent français *niquer* (orthographié de plusieurs façons) sont, d’une certaine manière, assez standardisées, se rapprochant des formules (cf. Krieg-Planque 2009) touchant des sujets divers (socio-politiques ou plus personnels).



On peut souligner que le caractère de plus en plus stéréotypé de ces formules insultantes (*ACAB ; fuck, nique*, etc.) est témoigné aussi par leur capacité de devenir à leur tour des bases pour des nouvelles formes plus ou moins stéréotypées ou, d’autre part, par le recours à des formes de polyphonie et dialogisme. Ainsi, des nouvelles structures se forment sur la base de certaines formes insultante. En particulier, des écrits comme [5] « *ACAB Crew* », [5Bis] « *Pute crew / The real housewives of Grenoble* » et [5Ter] « *Cacou crew* » montrent l’association entre deux éléments opposés, l’un insultant (*ACAB ; pute*) et l’autre « amical » (*crew* « équipe, bande »). Comme de nombreuses études sur l’insulte l’ont souligné (Labov 1972 ; Brown & Levinson 1987 ; Lagorgette & Larrivée, 2004), celle-ci peut assumer être investie d’une valeur amicale/associative. Dans [5], [5Bis] et [5Ter] l’élément « crew » modifie la valeur pragmatique de l’insulte initiale, car il assume explicitement une fonction de connivence « de groupe » associant des individus liés par l’hostilité vers cette institution (*ACAB*) ou encore une auto-catégorisation (*cacou ; pute*) dont la valeur stigmatisante est renversée et devient porteuse de force identificatrice (à ce propos le tag [6] « *BITCH* », qu’on peut considérer non pas comme une véritable insulte adressée à un destinataire quelconque mais plutôt comme une signature « personnelle » et donc comme une marque de reconnaissance auto-attribuée. Cf. Felonneau & Busquets 2001).

De manière analogue, des marques dialogiques émergent, par exemple, dans le détournement du syntagme initial « la police » vers un nouveau syntagme, « *la peau lisse* » ([8]), ou dans la citation cachée derrière [7] *fuck le 17* (numéro d’appel de la Police Nationale française), titre d’un morceau du groupe rap français 13 Block (mention qui dans l’exemple montré ci-dessus apparaît aussi sur le mur avec l’énoncé insultant).

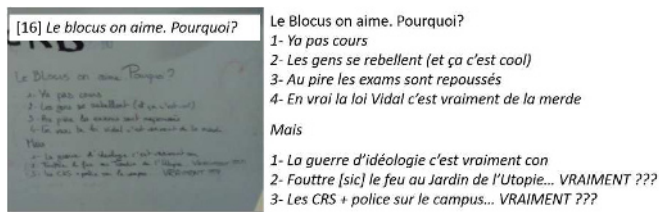




Par ailleurs, comme on peut bien l'imaginer, les thématiques à orientation socio-politique sont à la base d'un nombre très conséquent de graffitis insultantes avec, parfois, une veine créative remarquable sur le plan discursif s'appuyant notamment sur le processus du détournement : ainsi, *ACAB* trouve un correspondant (inversé) dans la forme détournée [9] « *cacacab* » ; de façon encore plus explicite, le registre scatologique est exploité dans [10] « *cacapipitaliste* », où la dimension contextuelle – notamment, l'emplacement de l'écrit – joue un rôle central pour renforcer la valeur insultante et contestataire du graffiti.

Un principe similaire est présent dans [11] « *Veillez laisser l'Etat dans les chiottes où vous l'avez trouvé* » et [11Bis] « *merci de laisser l'Etat dans les chiottes où vous l'avez trouvé* », où le détournement de l'appel générique au respect de la propreté dans l'espace des toilettes publiques permet d'effectuer un renversement de la perspective initiale au profit d'une posture contestataire vis-à-vis de l'institution étatique. La disqualification du destinataire principal s'adresse à une figure politique plus précise dans [12] « *Au chiottes les communistes de l'UNEF⁸* » : d'une part, l'envoi « au chiottes »⁹ équivaut implicitement mais assez clairement à assimiler les membres de ce syndicat étudiant à la matière fécale. D'autre part, ceux-ci sont identifiés à travers une catégorisation socio-politique et idéologique précise, « communistes » : si, en termes absolus, cet attribut n'est pas péjoratif, le point de vue de l'auteur du graffiti émerge de manière nette dans ce contexte spécifique. L'identité ethnique ou de genre, ainsi que l'appartenance politique (dont, par exemple, *communiste*, *fasciste*, *capitaliste*, etc.) sont particulièrement assujetties à des évaluations de valeurs et de choix de camps opposés qui peuvent être véhiculées par des épithètes injurieuses. En effet, la perception du message comme « disqualifiant » dépend aussi du fait que l'énonciateur du message et le destinataire partagent le même système de valeurs et c'est exactement par cette vision partagée que le jugement est perçu comme disqualifiant (cf. *inter alia*, Dundes 2007[1966] ; Lagorgette 2004 ; Alfonzetti 2020).

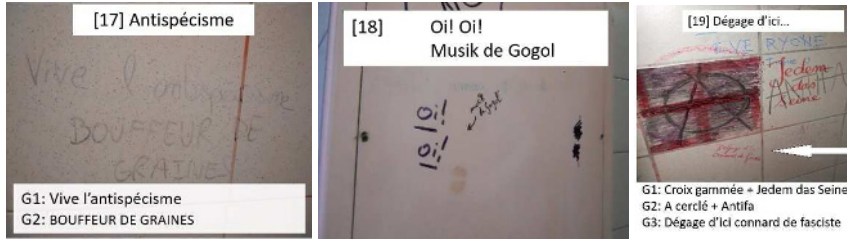
Le rôle central du contexte dans l'interprétation de l'insulte émerge de façon encore plus évidente des nombreuses attestations de l'écrit [13] « *Bureau [départemental / national] de l'UNEF* » : seul la prise en compte du lieu de réalisation du graffiti (l'extérieur de la porte de plusieurs cabinets de toilettes) permet d'interpréter ce message comme insultant pour le syndicat, les « chiottes » étant en effet indiquées comme le lieu député à accueillir ses membres. D'autres messages émettant des jugements disqualifiants liés à la sphère socio-politique sont lisibles dans l'espace observé, comme par exemple l'incitation [14] « *Brûlons les bourgeois* », où le symbole de l'anarchie vient renforcer la connotation idéologique du message : dans ce cas, la violence du message est exprimée tant à travers l'acte directif exprimé par le verbe « brûler » à la 4^e p., que par le choix lexical du substantif connoté négativement « bourge ». Au contraire, l'insulte [15] « *Comunisti di merda* » résulte explicite, en quelque sorte prototypique (Alfonzetti 2020), bien que la langue de production soit ici l'italien¹⁰ ; le choix lexical de l'épithète, ainsi que la structure de l'énoncé « nom + qualification péjorative », dépourvu de prédicat verbal est en effet assez typique de la disqualification réalisée à travers les graffitis (non seulement des latrinalia : cf. entre autres, Alfonzetti 2020 : 108 ; Depau 2009 ; Rodriguez Barcia & Ramallo 2015).



On peut souligner que le corpus de graffitis collectés dans les toilettes de l'UGA ne présente pas un nombre élevé de messages portant sur la vie universitaire et sur la politique nationale, tandis que cette typologie de messages est plus marquée dans d'autres espaces du campus universitaire, en dehors des toilettes. Un exemple de graffiti de toilettes portant sur cet argument est [16] « *Le blocus on aime. Pourquoi ?* ». Ce texte référence à un moment important de l'histoire (très) récente du monde universitaire : les protestations organisées au printemps 2018 en réaction aux réformes gouvernementales du système d'accès à la formation universitaire (cf. aussi Debras 2019) et, plus, localement, l'occupation de plusieurs bâtiments de l'université situés sur le campus de l'UGA. Il fait donc mention de faits qui se sont produits à cette occasion comme l'interruption de cours, l'incendie di Jardin de l'Utopie (un petit jardin auto-géré situé devant la BU Droit-Lettres), ou encore les interventions des CRS dans le campus pour disperser les étudiant.es mobilisé.es contre la réforme. Ce message, en réalité, ne se présente pas tout à fait comme insultant : il montre, plutôt, la volonté – soulignée aussi par sa structuration sous forme de liste présentant des arguments opposés – de proposer des éléments de discussion sur ce sujet délicat à travers un style globalement familier. Les formes d'injure sont donc intégrées dans cette argumentation : elles ont principalement une fonction connotative à l'intérieur de cette dialectique et montrent une tendance à l'intensification, notamment en association avec des éléments adverbiaux et des marques de ponctuation (cf.

Alfonzetti 2020 : 114) : *En vrai [...] vraiment de la merde ; La guerre d'idéologie c'est vraiment con ; Fouttre [sic] le feu [...] VRAIMENT ???; Les CRS + police sur le campus ... VRAIMENT ???).*

5.3. Des graffitis en interaction



D'un point de vue argumentatif, nous avons vu que l'exemple [3] « *Take every poop like if it was your last poop* » // « *Yes! stupide terrorists* » montre un commentaire disqualifiant disproportionné par rapport à l'élément déclencheur. Très souvent, en effet, il peut s'avérer ardu de fixer une limite entre réaction *motivée* ou *non motivée*, ainsi que de classer chaque échange dans une case thématique bien définie. Un autre exemple en tel sens est donné par la séquence [17] « Vive l'antispécisme » // « *Bouffeur de graines* » : dans ce cas, un graffiti ayant un caractère qui pourrait définir génériquement philosophique (« antispécisme » : approche philosophique militante en opposition à l'anthropocentrisme) est réinterprété et tourné vers un registre plus ambigu. En effet, « bouffeur de graines » renvoie clairement au surnom donné aux végans visant d'abord à les disqualifier : la réaction est donc cohérente thématiquement avec son élément déclencheur, mais plutôt disproportionnée dans ce recours à l'insulte. Par ailleurs, on soulignera aussi la correspondance avec une scène emblématique de la série télévisée *Kaamelott*¹¹, renvoyant à ce sujet de discussion¹².

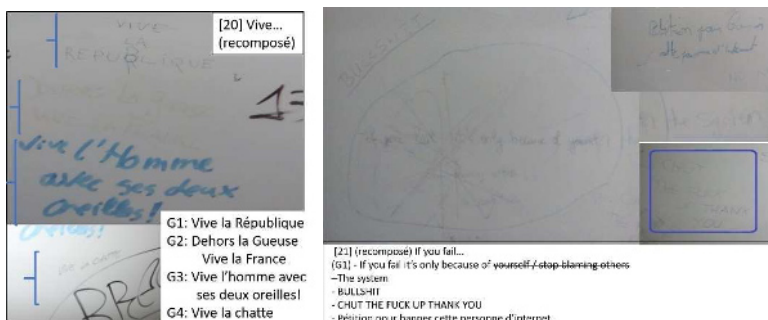
Également, on peut se demander si dans [18] « *Oi! Oi!* » // « *Musik de gogol* », la réplique fortement péjorative « gogol » (i.e. débile, idiot), où le jugement négatif du genre musical se transmet à ses usagers, est de nature strictement esthétique et donc quelque peu démesurée, ou bien s'il y a une autre motivation d'ordre plutôt sociopolitique derrière cette injure. En effet, la réaction exprimée dans le G2 serait due plutôt aux liens bien connus entre le mouvement skinhead et ce genre musical, véhicule d'identifications socio-politiques marquées soit à gauche (dans le cadre du courant connu principalement sous les appellations « redskins » et « SHARP, *Skinheads against racial prejudice* »), qu'à droite (dans le cas du courant naziskin). Au-delà d'une identification idéologique plus ou moins précise, par ailleurs, cette réaction semble indiquer en filigrane un positionnement net vis-à-vis d'un genre musical qui s'identifie avec un style de vie assez marginalisé et anticonformiste, souvent associé à des pratiques violentes.

En revanche, un échange clairement marqué sur le plan politique est représenté dans l'exemple [19], qui occupe certainement une place centrale dans le corpus de par sa richesse d'éléments, l'explicité des propos, la radicalisation des oppositions aboutissant à une expression insultante linguistiquement et pragmatiquement prototypique. Le symbolisme et le *polylinguaging* (cf. Jørgensen 2008) jouent ici un rôle important dans les différentes prises de position, pour lesquels il conviendra d'effectuer une analyse basée sur les différentes interventions verbales et iconiques.

On considère que la croix gammée est l'élément initial de cette séquence (G1). Ce symbole est accompagné de l'expression en allemand *Jedem das seine* (« à chacun le sien/ce qu'il mérite »), d'origine latine mais associée à la propagande nazie car située à l'entrée du Camp de concentration de Buchenwald.

Une deuxième couche (G2) est donnée par la superposition de l'A cerclé, symbole de l'anarchie, sur le svastika, accompagné du tag politique d'orientation opposée *Antifa* (en noir).

La troisième intervention (G3) correspond à l'intimation « *Dégage d'ici connard de fasciste* », au-dessous des deux symboles superposés. On peut remarquer ici l'intensification de l'insulte, donnée par des composants pragmatiques (acte directif) et sémantiques : « fasciste », bien que connoté négativement, nécessite malgré tout d'un certain degré de contextualisation, fourni ici d'abord par le verbe « dégager ». Nul besoin de contextualisation, au contraire, pour « connard », qui constitue *par définition* une insulte. Chacun de ces trois éléments tout seul (« dégage », « connard » et en moindre mesure « fasciste ») possède une valeur péjorative, mais la portée de l'insulte résulte ultérieurement renforcée par la juxtaposition de ces éléments qui, finalement, constituent dans ensemble un acte disqualifiant unique.



Nous avons pu souligner plus haut le fait que dans le cadre de messages caractérisés par la présence de formes d'agressivité verbale, une stratégie discursive très répandue se base sur le processus du détournement. Dans les séquences de graffitis, ce détournement peut s'opérer d'une *tour de parole* à l'autre (se concrétisant dans la réplique à un graffiti précédent), notamment avec le glissement d'une thématique de départ vers un argument différent. La séquence [20] montre un exemple de ce type. L'intérêt de cette séquence réside, d'une part, dans sa structure fondée sur la répétition de l'élément lexical « *vive* » et, d'autre part, dans le détournement thématique du message du politique vers une connotation sexuelle exprimée dans une clé humoristique.

Si le G1 est relativement neutre, tout en présentant évidemment une prise de position politique, l'emploi du terme *gueuse* dans G2 assume ici une valeur péjorative, *la Gueuse* (litt. « misérable ») étant le surnom donné à la France par les royalistes dans la période post-révolutionnaire. A la formule somme toute non polémique « Vive la République » se voit donc opposée une expression marquée idéologiquement où, notamment, le terme connoté positivement « France » s'oppose le nom connoté négativement « République », ici associé à l'élément disqualifiant « Gueuse ». Un rôle fondamental dans l'échange est donc joué par G3 – qui reprend sans doute l'aphorisme du philosophe grec Zénon de Citium (IVe s. av. J.C.) « L'homme a deux oreilles et une seule langue, pour écouter deux fois plus qu'il ne parle » afin de modifier le ton de l'échange en adoptant une posture moins agressive, plus philosophique qu'idéologique – et surtout par G4 *Vive la chatte*, qui désamorce totalement la force polémique de « gueuse » en introduisant un sujet déconnecté des deux premiers messages : celui-ci complète en quelque sorte le détournement de genre thématique commencé dans le G3 en créant un effet de surprise qui ridiculise le tournant idéologique initial de l'échange.

Afin d'enrichir les observations jusqu'ici avancées à propos de la violence verbale dans le cadre de production des *litrinalia*, un dernier exemple qu'il sera peut-être pertinent d'observer est donné par le développement de l'interaction multipartite à orientation philosophique [21], que l'on appellera par simplicité « *If you fail* ». Cet échange se réalise dans une clé certainement non politique mais présente néanmoins une portée polémique très marquée, se caractérisant encore une fois par ses choix codiques. Un aspect intéressant de ce texte co-construit est que les réactions ne s'enchaînent pas sur les répliques mais tournent directement autour de G1, y compris sur le plan visuel, avec des effets différents aussi bien sur le plan linguistique qu'argumentatif. Dans l'analyse suivante, nous essayons de suivre, lorsque cela s'avère possible, l'ordre (préssumé) des différentes réactions au G1 :

- Initialement, on peut remarquer une première modification de l'argument, effectuée directement sur le texte initial, en barrant une partie du texte et en le remplaçant par un nouvel élément (avec convergence linguistique) qui détourne le sens du message initial : *If you fail it is only because of yourself / stop blaming others* → *the System*.¹³

- Une deuxième réaction (G3) est constituée par le jugement explicitement insultant de l'argument proposé dans le G1. Ce G3 donc, ne constitue pas une réplique au G1 basée sur une argumentation opposée à celle de départ, mais plutôt une véritable tentative de clôture de l'échange par le biais d'une expression de violence verbale. Dans ce cas aussi, on souligne la convergence linguistique entre le texte initial et sa réplique) : *If you fail... → Bullshit*.

- Une troisième réplique (G4) est représentée, elle aussi par une forme de disqualification qui ne porte pas sur le contenu du texte mais s'adresse, plutôt, directement à l'auteur.e du G1 (avec, encore une fois, convergence linguistique) : *If you fail... → Chut [sic] the fuck up – Thank you*. En outre, la formule de politesse apparente apposée en clôture du message crée un effet de contraste moqueur avec l'élément initial fortement impoli de cette réplique.

On notera que la séquence G1-G2-G3-G4 constitue une sorte de *crescendo* dans l'expression de l'agressivité verbale. Le dernier élément de cet échange modifie partiellement cette dynamique, en ce sens que la violence de plus en plus directe des messages précédents est remplacée dans le G5 par une prise de position forte mais « normalisatrice », non adressée directement à l'auteur.e du G1 ni au contenu du message : l'auteur.e de G5 cherche plutôt un consensus auprès d'autres lecteurs potentiels sans faire recours à la violence verbale mais sans apporter non plus un contre-argument au texte initial. Le propos présenté dans G5, par ailleurs, paraît totalement incohérent avec le *medium* graffiti et avec son contexte de production, car ce message fait référence à une pratique liée typiquement à la communication médiée par ordinateur et à Internet : le recours (souhaité) à une prise de position du collectif (« *pétition* ») – les usagers des toilettes où le texte est réalisé – afin de punir (« *banner* ») l'individu (auteur.e du G1).

Le résultat de cette dernière intervention est l'affaiblissement de la charge polémique montante du G3 et du G4, où l'agressivité était exprimée par le biais de moyens verbaux explicites.

6. Remarques conclusives

L'objectif principal de la présente contribution était de proposer quelques premières observations portant sur l'émergence de formes de violence verbale dans la pratique de l'écriture murale, dans un contexte de toilettes de l'université grenobloise.

Les graffitis représentent sur le plan linguistique et symbolique un miroir des sociétés modernes, de plus en plus marquées par la diversité linguistique et socioculturelle, et de leurs valeurs, leurs idéologies, leurs attitudes vis-à-vis du monde qui les entoure. En particulier, les toilettes, qui se caractérisent comme des lieux « individuels », peuvent jouer un rôle d'espace de dialogue public : l'étude de l'écriture murale permet ainsi d'opérer dans une démarche de problématisation des notions de *public* et *privé* afin de mettre en relief, dans une observation de cette pratique communicative, l'émergence de voix marginales/marginalisées. On remarque en effet que l'agressivité verbale exprimée à travers l'écriture murale joue une fonction cathartique. L'anonymat caractérisant la production de graffiti dans les

toilettes favorise l'énonciation de propos violents, sans engager sa responsabilité personnelle sur les éventuelles conséquences d'un tel acte.

L'étude de l'espace et des formes de dialogue dans l'université, lieu social de partage des savoirs par antonomase, peut sans doute bénéficier de la prise en compte de cette relation dynamique entre *anonymat privé* et *discours public*. Plus en général, les matériaux examinés laissent émerger la complexité des comportements communicationnels qui traversent l'espace des toilettes universitaires dans le cadre de l'écriture murale, avec ses implications linguistiques et sociales, en particulier dans les manifestations de violence verbale liées à l'expression d'opinions d'ordre social et politique.

Un constat qui peut être proposé à la suite de l'examen des graffitis sélectionnés, concerne le caractère dialogique de la violence verbale. Celui-ci apparaît dans les graffitis tant dans les séquences interactionnelles entre plusieurs textes, que dans les messages qui ne suscitent pas de réaction écrite. A ce sujet, par ailleurs, on soulignera deux tendances opposées : d'une part, la présence d'une montée progressive de l'agressivité liée au contenu des messages précédents ; d'autre part, l'émergence de catégorisations liées à l'adhésion à des positionnements idéologiques, qui engendrent des expressions d'agressivité « gratuite ». Cette violence fait souvent recours à des matrices prototypiques, déjà précisées dans les études portant de façon spécifique sur l'insulte et qui sont bien attestées dans le corpus analysé, telles que le renvoi à des catégories comme les ethno-, socio- et onotypes ou l'emploi de figures métaphoriques (Ernotte & Rosier 2004). Également, la présence conjointe de violence verbale et humour émerge à plusieurs occasions dans les messages observés, parfois sous forme de moquerie, d'autres fois, à travers une démarche de manipulation de la matière linguistique finalisée à la production du discours violent à travers une organisation discursive plus structurée (comme dans le détournement d'insultes). Cette manipulation du matériel linguistique et stylistique se manifeste aussi dans l'atténuation de la dichotomie *écriture/oralité*, témoignée par la coprésence de structures et formes lexicales de niveau plutôt soutenu avec d'autres de niveau plutôt familier, ainsi que par le recours au *polylinguaging*.

Naturellement, ce travail exploratoire demande d'ultérieurs développements et précisions. En effet, il serait souhaitable de proposer des approfondissements de cette recherche avec l'ouverture vers d'autres thématiques telles que, notamment, la dimension de l'identité sexuelle exprimée à travers les graffitis des toilettes universitaires.

Également, la prise en compte d'autres espaces du campus grenoblois et ailleurs, serait bénéfique dans une optique de renforcement des connaissances relatives aux comportements communicationnels se réalisant à travers le canal de l'écriture murale, ainsi que son étude (toujours compliquée) dans une perspective perceptionnelle se focalisant sur le point de vue des acteurs (auteur.es et destinataires) de ces messages. Cela favorisera, nous le souhaitons, la considération de l'écriture murale comme moyen d'étude des dynamiques de la communication verbale informelle de grand intérêt sur le linguistique, culturel et (psycho)social.

Références bibliographiques

- Insaniyat 85-86 (2019). « *Les graffiti en Afrique du Nord : les voix de l'underground* ».
- Alfonzetti, G. (2020). « Fuck Prof Ke lezione di merda ». Insultare sui muri dell'università. *Quaderns d'Italia*, 25, 103-134.
- Arluke, A., Kutakoff, L., Levin, J. (1987). Are the times changing? An analysis of gender differences in sexual graffiti. *Sex Roles*, 16, 1-7.
- Billiez, J. (1998). Littérature de murailles urbaines : signes interdits vus du tram. In Lucci V. *et alii* (dir.). *Des écrits dans la ville. Sociolinguistique d'écrits urbains : l'exemple de Grenoble*, Paris : L'Harmattan, 99-164.
- Blume, R. (1985). Graffiti. In van Dijk, T. A. (éd.), *Discourse and literature*, Amsterdam : Benjamins, 137-148.
- Bres, J., Nowakowska, A. (2005). Dis-moi avec qui tu dialogues, je te dirai qui tu es... De la pertinence de la notion de dialogisme pour l'analyse du discours. *Marges linguistiques* 9, p. 137-154.
- Brown, P., Levinson, S. C. (1987). *Politeness: Some Universals in Language Usage*. Cambridge : CUP.
- Dalla Torre, O. M. (2018). Les graffitis plurilingues comme instrument de protestation en Palestine. *Hermès*, 82, 83-90.
- Debras, C. (2019). Political graffiti in May 2018 at Nanterre University: A linguistic ethnographic analysis. *Discourse and Society*, 30/5, 441-464.
- Depau, G. (2005). Considerazioni sulla scrittura esposta a Cagliari. *RID Rivista Italiana di Dialettologia*, 29, 148-167.
- Depau, G. (2009). Les graffitis comme image du rapport italien-dialecte chez les jeunes dans le contexte urbain à Cagliari (Sardaigne). In Dalbera-Stefanaggi, M.-J., Simoni-Aurembou, M.-R. (dir.). *Images de la langue : représentations spatiales, sémantiques et graphiques*. Paris: CTHS, 108-127.
- Depau, G. (2012). How graffiti provide evidence on the relationship between writing, orality, and identity. *Writing Systems Research*, 4, 185-194.
- Dundes, A. (2007). Here I Sit: a study of American latrinalia ». In Bronner, S. J. (dir.) *The meaning of folklore: The analytical essays of Alan Dundes*. Logan: Utah State University Press, 360-374 (déjà in *Papers of the Kroeber Anthropological Society*, 34/1966, 91-105).
- Ernotte, P., Rosier, L. (2004). L'onotype : une sous-catégorie pertinente pour classer les insultes ?. *Langue Française*, 144, 35-48.
- Felonneau, M.-L., Busquets, S. (2001). « Les tags sur les murs de nos villes.... *Agora débats/jeunesses*, 24, 63-74.
- Ferris, F., Banda, F. (2018). Recontextualisation and reappropriation of social and political discourses in toilet graffiti at the University of the Western Cape. *Stellenbosch Papers in Linguistics Plus*, 55, 27-45.
- Fisher, M. L., Radtke, S. (2014). Sex differences in the topics of bathroom graffiti. *Human Ethology Bulletin – Proc. of the IV ISHE Summer Institute*, 68-81.
- Fracchiolla, B., Rosier, L. (2019). Insulte. *Publicationnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. En ligne : <https://hal.univ-lorraine.fr/hal-02049440>
- Fraenkel, B. (2007). Actes d'écriture : quand écrire c'est faire. *Langage et société*, 121-122, 101-112.
- Gadsby, J. (1995). *Taxonomy of analytical approaches to Graffiti*. En ligne : <http://www.graffiti.org/faq/appendix.html>
- Gonos, G., Mulkern, V., Poushinsky, N. (1976). Anonymous Expression: A Structural View of Graffiti. *Journal of American Folklore*, 89/351, 40-48.
- Guerra, N. (2013). Lingua e città. Il graffitismo, lo stickerismo e le affissioni abusive come occasioni di studio delle dinamiche evolutive della lingua italiana. *Mediterranean Language review*, 20, 39-56.

- Husson, A.-C. (2017). Les mots agonistiques des nouveaux discours féministes : l'exemple de grossophobie et cissexisme. *Argumentation et Analyse du Discours*, 18 [Online].
- Jørgensen, J. N. (2008). Urban wall languaging. *International Journal of Multilingualism*, 5/3, 237-52.
- Kerbrat-Orecchioni, C. (2005). *Les actes de langage dans le discours. Théorie et fonctionnement*. Paris : Armand Colin.
- Kinsey, A. C., Pomeroy, W. B., Martin, C. E., Gebhardt, P. H. (1953). *Sexual behavior in the human female*. Philadelphia : Saunders.
- Krieg-Planque, A. (2009). *La notion de "formule" en analyse du discours. Cadre théorique et méthodologique*, Besançon : Presses Universitaires de Franche-Comté.
- Labov, W. (1972). Rules for ritual insults. In *Language in the inner city*. Oxford : Blackwell, 297-353.
- Laforest, M. & Vincent, D. (2004). La qualification péjorative dans tous ses états. *Langue Française*, 144, 59-81.
- Lagorgette, D. (2006). Insultes et conflit : de la provocation à la résolution et retour. *Les Cahiers de l'École*, 5, 26-44.
- Lagorgette, D. & Larrivée, P. (2004). Présentation. *Langue Française*, 144, « Les insultes : approches sémantiques et pragmatiques », 3-12.
- Larguèche, E. (2004). L'injure comme objet anthropologique. *Revue des mondes musulmans et de la Méditerranée*, 103-104.
- Moïse, C. (2006). Analyse de la violence verbale : quelque principe méthodologique. *Actes des XXVIIe journées d'études sur la parole*, 103-114. En ligne : http://jep2006.irisa.fr/JEP06_ACTES.PDF
- Nowakowska, A., Sarale, J.M. (2011). Le dialogisme : histoire, méthodologie et perspectives d'une notion fortement heuristique. *Cahiers de praxématique*, 57 [En ligne].
- Ouaras, K. (2015). L'espace urbain algérois à l'épreuve de ses graffiti. *L'Année du Maghreb*, 157-179.
- Ramallo, F., Rodríguez Barcia, S. (2015). Graffiti y conflicto lingüístico: el paisaje urbano como espacio ideológico. *Revista Internacional de Linguística Iberoamericana*, 25, 131-153.
- Roche, S. (2000). La théorie de la 'vitre cassée' en France. Incivilités et désordres en public. *Revue française de science politique*, 3, 387-412.
- Rosier, L. (2012). Introduction. *Argumentation et Analyse du Discours*, 8 [En ligne].
- Sheivandi, L., Taghinezhad, A., Bazyar, Z., Tabaeifard, S. J. (2015). On the role of first graffiti in the emergence of more vandalism. *Journal of Applied Linguistics and Language Research*, 2/7, 105-122.
- Stocker, T. L., Dutcher, L. W., Hargrove, S. M. & Cook, E. A. (1972). Social Analysis of Graffiti. *Journal of American Folklore*, 85, 256-366.
- Teixeira, R., Otta, E., Siqueira, J. (2003). Between the public and the private: sex differences in restroom graffiti from latin and anglo-saxon countries. *Working papers Faculdade de economia, administração e contabilidade*, São Paulo : Universidade de São Paulo.
- Vincent, D., Bernard-Barbeau, G. (2012). Insulte, disqualification, persuasion et tropes communicationnels : à qui l'insulte profite-t-elle ? *Argumentation et Analyse du Discours*, 8 [En ligne].
- Whiting, S., Koller, V. (2007). Dialogues in solitude: the discursive structures and social functions of male toilet graffiti. *Centre for the Study of Language in Social Life. Working Papers Series*. En ligne : <http://www.ling.lancs.ac.uk/groups/clsl.htm>
- Wilson, J., Kelling, L. (1982). *Broken windows: the police and neighborhood safety*. *The Atlantic*. Washington DC. En ligne : www.theatlantic.com/magazine/archive/1982/03/broken-windows/304465/

¹ Cette catégorie de graffitis est connue sous plusieurs dénominations, telles que *restroom graffiti*, *shithouse graffiti* et, naturellement, le plus descriptif *toilet / bathroom graffiti* (cf. Whiting & Koller 2007 : 6). Le terme *latrinalia*, désormais bien ancré dans la tradition scientifique depuis Dundes (2007[1966]), sera utilisé de façon privilégié – bien que non exclusive – dans le cadre de cet article. Ce mot, dans la littérature anglophone est toujours invariable. Cette orthographe sera donc privilégiée dans le cadre de la présente contribution, suivant aussi les rares attestations francophones (notamment dans des blogs qui renvoient à des exemples issus du contexte américain).

² Plusieurs études sur l'insulte montrent que des évaluations de la même teneur ont investi dans le passé, également, ce champ d'études (cf. par ex. Lagorgette & Larrivée 2004 : 3).

³ Certaines analogies entre les graffitis et les pratiques observables dans les réseaux sociaux n'effacent pas les importantes différences entre ceux-ci : la question de l'anonymat, en particulier, se décline de façon propre à chacun de ces deux canaux et notamment révèle une différente manifestation de la *face*, tout comme les modalités d'accès aux échanges écrits diffèrent entre ces deux espaces de discussion. Par ailleurs, la question du remplacement progressif de l'écriture murale par la communication médiée par ordinateur dans cette fonction de tribune informelle, se présente de manière complexe et différente d'un pays à l'autre, voire, d'un espace urbain à un autre. D'autre part, il ne faudra pas sous-estimer le lien indissoluble entre le graffiti et son contexte de production : un graffiti public peut différer beaucoup par forme et contenu d'un message réalisé dans un espace plus fermé comme par exemple l'université, où d'ailleurs cette différenciation se produit même à une échelle plus réduite, par exemple, entre une salle de cours et une bibliothèque ou, justement, des toilettes.

⁴ La prolifération de graffitis sur les murs peut rappeler le principe de la « vitre brisée » (*Broken window theory* : Wilson & Kelling 1982 ; Roche 2000 : 388-389). L'analogie entre, d'une part, les actes d'incivilité et violence urbaine et, de l'autre, l'écriture murale, repose dans l'idée commune de multiplication de faits de vandalisme en absence de régulation externe (avec toutes les précautions nécessaires, le graffiti est effectivement assimilé à un acte de vandalisme) : la présence de graffitis encouragerait, en elle seule, l'intervention d'autres participants, indépendamment de toute motivation directe et parfois sans aucune relation avec les contenus transmis par les messages déjà écrits dans le même espace (cf. Sheivandi *et al.* 2015).

⁵ Ces informations de nature quantitative n'ont qu'une valeur strictement indicative, car la présente contribution se focalise entièrement sur la dimension communicationnelle des messages : d'une part, de nouveaux messages peuvent être effacés ou au contraire apparaître en très peu de temps (p.ex. lors de la rentrée universitaire ou à proximité des sessions d'examen, alors que pendant longtemps l'accès à l'université était limité à cause du Covid-19) ; d'autre part, la prise en compte de nouveaux espaces jusque-là inexplorés permet de repérer de nouveaux graffitis. En outre, plusieurs facteurs jouent dans le chiffre même de ces items, notamment dans l'analyse de graffitis portant sur le thème de la violence

verbale, qui doit tenir compte du caractère plus ou moins « prototypique » de l'insulte, ainsi que de l'éventuelle intégration du message injurieux dans un échange qui n'est pas entièrement porteur d'agressivité (réaction injurieuse à un message initial « neutre »).

⁶ Par ailleurs, les données collectées (par exemple, les tags *Anarqueer*, ainsi que d'autres messages portant sur l'identité de genre des auteur.es) montrent que parfois l'opposition binaire *homme/femme* est inappropriée et que l'identification du sexe de l'auteur.e d'un message n'est pas une opération tout à fait pertinente.

⁷ Le message fait, en effet, l'objet de correction linguistique sur « if » (elle-même, à vrai dire, non totalement pertinente).

⁸ L'UNEF, « Union nationale des étudiants de France » est l'un des principaux syndicats étudiants français.

⁹ Formulation qui reprend aussi, en le détournant, l'appel « aux armes ».

¹⁰ Le redoublement de <mm> (italien « comunista/i ») pourrait indiquer que l'auteur.e de l'insulte est francophone, peut être un.e étudiant.e d'italien langue étrangère. Le fait que le graffiti soit écrit dans les toilettes de la Maison des langues et cultures de l'UGA vient corroborer cette hypothèse.

¹¹ Série télévisée française de *fantasy* historique à caractère humoristique, diffusée en France entre 2005 et 2009.

¹² On notera l'existence en français québécois de l'expression « bouffeur de graines », qui renvoie à la pratique de la fellation. Cette acception attenante à la sphère sexuelle reste peu plausible dans le cas spécifique du graffiti en question, mais mérite d'être évoquée en vertu aussi du caractère péjoratif partagé avec l'acception « politico/philosophique ». Cf. p. ex. www.laparlure.com/terme/manger-des-graines; www.topito.com/top-jurons-quebecois-sacres-outratlantique.

¹³ Il est peut-être utile de préciser cet échange est réalisé dans un cabinet de la Maison des langues et cultures de l'UGA. Ainsi, bien que rien n'indique la nationalité ni les pratiques linguistiques habituelles de ses auteurs, on peut supposer que cette convergence codique vers l'anglais est aussi (potentiellement) facilitée par le contexte de production.